

Victor Serge et le roman révolutionnaire, par Richard Greeman.

CLT, numéro 47, janvier 1992.

1. Sa vocation d'écrivain

Victor Serge vécut le retour de sa vocation d'écrivain dans des circonstances intimement liées à deux expériences de la mort. La première - qu'il caractérisa de mort politique - eut lieu en avril 1928 au moment où le Parti communiste russe l'exclut pour avoir refusé d'abjurer ses convictions d'opposant de gauche et où le GPU l'arrêta. Agé de trente-sept ans, Victor était un révolutionnaire professionnel depuis vingt ans et il travaillait pour l'Internationale communiste depuis presque dix ans. Son unique souci était de continuer à servir la révolution, cette révolution qui entraînait dans sa crise la plus grave depuis la fin de la guerre civile en 1921. Or, précisément parce que Serge et ses camarades oppositionnels représentaient les seuls éléments vivants du Parti, ils se voyaient condamnés à l'inactivité, à l'isolement, à la persécution, en fin de compte à la mort par ceux qu'ils considéraient comme une caste de parvenus bureaucratiques lesquels, sous la direction de Staline, étaient en train d'imposer leur dictature sur le parti et l'internationale.

Pour les militants de la trempe de Serge, l'exclusion signifiait la perte de l'identité, de la raison de vivre. Désormais privé d'activité politique, désœuvré et sans le sou, Victor allait se consacrer à l'écriture afin de survivre et de participer indirectement à la lutte.

La deuxième rencontre avec la mort que vécut Serge eut lieu quelques semaines plus tard, juste après sa sortie de la prison du GPU (son arrestation avait provoqué un scandale à Paris et son attitude nette d'opposant irréductible ne laissait aucune prise à la manœuvre policière). Rentré dans sa famille à Leningrad depuis quelques jours, Victor fut renversé par une intolérable douleur abdominale et passa vingt-quatre heures en tête-à-tête avec la camarade. A l'hôpital, son demi-délire se dissipa un moment pour laisser place à une *"lucidité intérieure calme et riche"* :

"...Je pensais que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans produire rien de valable et de durable. Si par hasard, me dis-je. je survis, il faudra finir vite les livres commencés écrire, écrire... Je songeais à ce que j'écrirais, j'esquissais mentalement le plan d'un ensemble de romans-témoignages sur mon temps inoubliable..."¹

Le lendemain, le médecin lui dit qu'il vivrait. *"J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain"*. Beaucoup plus tard, peu de temps avant de mourir dans son exil mexicain, Serge méditait sur la mort d'un ami médecin-psychiatre et nota dans un carnet :

"...Le plus tragique de la mort, le plus inacceptable pour l'intelligence, c'est la disparition complète d'une grandeur spirituelle, faite d'expérience, d'élaboration intellectuelle, de connaissance et de compréhension, en très grande partie incommunicable (...) C'est à Leningrad, à l'hôpital Marie, en 28, mourant (je l'étais réellement et le savais) que je pris la résolution d'écrire et si possible des choses durables, en tout cas des choses méritant au moins une certaine durée. Mon activité antérieure m'apparut tout à coup comme futile et insuffisante. L'impulsion que je reçus alors -- plus exactement qui naquit en moi -- fut d'une telle vigueur qu'elle s'est maintenue jusqu'à ce jour (...)"

Ainsi on comprend que Serge nous laissa deux versions du retour de sa vocation d'écrivain. Selon la première, on explique sa décision d'écrire comme une sorte de pis-aller dans l'impossibilité de participer à l'activité révolutionnaire, qu'il met consciemment sur le même plan que la participation à l'industrialisation. La deuxième version porte tous les signes classiques d'une conversion : la mort, la

renaissance, et le besoin intérieur de témoigner... Longtemps après, l'émotion de cette conversion continue de vibrer en lui. Dans ses Carnets il définit "*le besoin d'écrire*" ainsi :

*"Ecrire devient une recherche de poly-personnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui. L'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi, ce qui est à la fois enivrant et enrichissant de lucidité."*²

Depuis des générations, la critique dans les journaux et les revues littéraires qui ne connaît que superficiellement la biographie de Serge, se fonde sur la première version et, par conséquent, traite de ses romans, écrits entre 1929 et 1948, comme des mémoires ou de l'histoire romancée, bref, de produits d'un journaliste de talent. En revanche, quelques contemporains, parmi lesquels Léon Werth,³ Emmanuel Mounier,⁴ et Pierre de Boisdeffre,⁵ eurent le discernement de laisser de côté le stéréotype du politique manqué et de reconnaître chez Serge un écrivain à la création littéraire visionnaire et originale.

2. La place de Serge dans la littérature mondiale

Aujourd'hui, on voit avec plus de discernement que, quelles que furent les circonstances de sa décision d'écrire, la vocation artistique de Serge reposait sur un grand talent, une maîtrise du métier qui résultait d'un long et sérieux apprentissage, une haute conception de la mission de l'écrivain. De plus - il est temps de le dire - sa situation dans l'histoire de la littérature est unique.

Il est déjà assez remarquable que Serge se développe comme artiste au sein du mouvement socialiste et révolutionnaire du XXe siècle (comme Vallès au XIXe) et qu'il se consacre à témoigner de la grandeur et de la tragédie de la Révolution russe (comme Vallès, de la Commune). Mais ce qui frappe le plus, c'est que Serge seul, de tous les écrivains qui prirent part au célèbre mouvement littéraire soviétique des années 1920, réussit non seulement à survivre mais à écrire véridiquement pendant l'époque stalinienne.

Si l'on regarde de plus près, on constate que Serge était déjà fortement lié aux mouvements littéraires - le russe et le français - avant de se consacrer au roman. Pendant sa jeunesse à Paris, il traduit les œuvres des auteurs d'avant-garde de la Russie prérévolutionnaire. Dès son arrivée en U.R.S.S. en pleine guerre civile, Serge se lia avec des écrivains. Plus tard il participa à la brève "*renaissance*" postrévolutionnaire de la littérature russe comme chroniqueur, traducteur, polémiste et critique. De même, il proposa sur le plan de la théorie littéraire une solution originale aux débats sur la culture prolétarienne qui proliférèrent pendant les années 1920 et 1930. Et, comme nous le montrons plus loin, dans sa pratique artistique, il tenta d'appliquer sa théorie et, ainsi, de briser le moule du roman traditionnel. Son ambition était d'ouvrir le roman à la vie matérielle et inconsciente des masses dans une époque de révolution. On verra qu'il en résulta une synthèse enrichie par des influences aussi diverses que celles de Freud et de Firenzi, de Joyce et Dos Passos, de Gramsci et de Lukacs, de Pilniak et des classiques russes. Car si Serge était un homme porteur d'un message, c'était aussi un écrivain à épiphanies et un visionnaire...

En tout cas, si Serge avait adopté la carrière d'écrivain simplement pour remplacer celle du politique, il n'aurait pas pu choisir un moment moins propice. En 1928, les écrivains subissaient un harcèlement bureaucratique et une censure croissante depuis l'époque relativement libre de la Nep, et il en résultait que la grande période d'expérimentation littéraire qui avait suivi la révolution touchait rapidement à sa fin. Les droits d'auteur atteignaient des niveaux fantastiques, mais seulement pour les auteurs qui acceptaient de se conformer. Comme disait à Serge son vieil ami Ilya Ionov, le directeur des Editions d'Etat, au moment où fut interdit d'impression le premier roman de Serge, déjà traduit, corrigé, et mis en pages : — "*Vous pouvez produire un chef-d'œuvre par an, mais tant que vous ne serez pas rentré dans la ligne du parti, pas une ligne de vous ne verra le jour!*"⁶ Même les traductions des Œuvres de Lénine,

dont Serge tirait quelques roubles, furent examinées par la censure qui supprima le nom de Serge de la page de titre.

Ainsi se dégage ce paradoxe : Serge s'engage dans la voie de la littérature au moment précis où la voie des grands écrivains russes des années 1920 se tait, soit parce qu'elle est censurée, soit par le suicide et la déportation. Cela s'explique par le simple fait que Serge, quoique profondément engagé dans la politique et la culture russes, écrivait ses œuvres en langue française et les faisait publier à Paris et aussi en Espagne. Ainsi, c'est en citoyen soviétique écrivant en français qu'il a pu s'exprimer pendant une période assez brève mais féconde. Entre 1929 et 1932, et malgré la persécution, l'isolement, et de graves soucis économiques, il réussit à envoyer cinq manuscrits à Paris : son histoire de *L'An I de la Révolution russe*, son manifeste sur *Littérature et révolution* et les trois premiers romans de son cycle de romans-témoignages : *Les Hommes dans la Prison*, *Naissance de notre force*, et *Ville conquise*.⁹

On comprend que des livres si denses, écrits dans une période si courte et dans des circonstances si difficiles, soient l'œuvre d'un créateur discipliné et diligent et non pas celle du romancier improvisé de la légende. D'ailleurs, Serge n'abandonna guère la politique en abordant le roman. Il continua à militer dans les rangs de l'opposition de gauche, et plus tard dans ceux du POUM et du groupe d'exilés au Mexique, *Socialismo y Libertad* et il publia de nombreux essais politiques. Mais il conçoit de plus en plus les engagements militants comme un devoir civique et le roman comme sa vocation, sa raison d'être. Ainsi, en 1938, ayant terminé *Destin d'une révolution*, son exposé du stalinisme fondé sur quinze années vécues en Union Soviétique, Serge revient au roman avec un soulagement évident, car il note : "*Désormais le militant a fait sa tâche : rendre compte. Je vais m'attaquer à tout autre chose*".¹⁰

Une fois renvoyé comme faux problème le mythe journalistique d'un Serge romancier improvisé (comme si, par exemple, Conrad était moins artiste pour avoir été capitaine de vaisseau !), on découvre le vrai paradoxe de la place de Serge dans la littérature. Car on constate que les accomplissements extraordinaires du révolutionnaire et de l'artiste ont eu tendance à s'annuler mutuellement aux yeux du public. L'ironie veut que la critique des journaux et même celle plus sérieuse des revues et des manuels a pu alléguer la notoriété du militant Serge pour méconnaître l'originalité du romancier,¹¹ alors que les idéologues, à commencer par Trotsky, se sont donnés le droit de dénigrer les idées politiques du militant comme s'il s'agissait de vagues notions de poète.

De plus, le triste exemple du soi-disant réalisme socialiste est venu s'ajouter au préjugé traditionnel de "*l'art pour l'art*"; - ainsi toute littérature politique de gauche tend à se faire discréditer comme propagande. C'est là encore un lieu commun qu'on appliquerait à tort à Victor Serge, dont l'œuvre illustre la conception de la politique érigée en vision, plutôt que l'art abaissé à des buts de propagande. Car l'originalité, et sans doute, l'excellence de Serge romancier résident en ceci qu'il aborde un thème central de la littérature moderne - le bouleversement révolutionnaire de la conscience et de la société - avec l'expérience intime d'un militant et la conscience d'un vrai marxiste mais aussi avec la liberté artistique d'un créateur qui laisse parler et agir ses personnages.

C'est le double héritage de cet écrivain-militant, anarcho-marxiste, franco-russe qui explique peut-être sa large vision et la difficulté qu'on éprouve à l'étiqueter et à l'assimiler. Entièrement autodidacte, c'est un intellectuel d'une grande culture scientifique et littéraire. Il s'intéresse à la cosmologie, l'anthropologie, la mécanique, la psychanalyse. Imprégné de littérature russe et française, il savait réciter de mémoire des œuvres entières - don qui a dû lui sauver la raison plus d'une fois en captivité. Dans ses vers on trouve des échos de Baudelaire, Sully Prudhomme, Rimbaud, Mallarmé, Péguy, Verhaeren, Jehan Rictus, et une musicalité évocatrice d'Apollinaire et de Verlaine. Ouvert à toute mode d'invention poétique, il partagea ses derniers exils avec Breton et Péret, et Octavio Paz rappelle que Serge lui révéla l'œuvre d'Henri Michaux et de Valéry Larbaud, alors inconnus au Mexique.

Cependant, la richesse de la vision sergienne dépasse les limites des lettres françaises pour embrasser le monde géographiquement, historiquement et politiquement plus vaste, de la tradition de l'intelligentsia russe dans laquelle il grandit et dont il hérita la spiritualité, la conscience sociale, et la

haute conception du devoir historique. Par sa conception de la mission de l'écrivain, Serge se place consciemment dans "*la ligne des écrivains russes*"

Réciproquement, si l'âme russe de Serge-Kibaltchitch s'exprime dans un français très pur, il sait regarder la réalité russe à travers des yeux d'Occidental. Essentiellement européen, Serge se dépeint (dans son poème *Frontière*) comme "*un homme déchiré d'Eurasie*". Son écriture embrasse deux cultures avec une maîtrise qu'on ne peut comparer qu'à celle d'un Conrad ou d'un Nabokov.

Serge est intimement associé à la littérature russe de son époque. Dès 1909, on le trouve à Paris gagnant précairement sa vie en traduisant des romans russes et les poésies d'Artzybachev, de Balmont et de Merejkovsky. En 1917, cherchant à réintégrer la Russie révolutionnaire, Serge se lie d'amitié avec Nikolai Stepanovitch Goumilev, déjà célèbre comme poète, qui, lui, veut rejoindre les Blancs. En 1921 il se débatta en vain pour essayer d'empêcher la Tchéka de fusiller cet ami-adversaire dont le visage et les vers le hanteront pendant des années.

Dès son arrivée en Russie révolutionnaire pendant le terrible hiver de 1918-19, Serge prend contact avec poètes et écrivains, à commencer par Blok et Gorky, celui-ci ami depuis l'enfance de la famille maternelle de Victor. C'est Serge qui, le premier, révèle au lecteur français *Le Christ est ressuscité* de Biely ¹³ et c'est sans doute le seul communiste qui participe à sa *Volfila* (*Libre Association philosophique*). Les écrits de Serge -- ses Mémoires ainsi que ses lettres, ses carnets, et les articles sur "*la vie culturelle en Russie des Soviets*" qu'il envoyait à la revue *Clarté* - offrent des portraits et des analyses fascinantes de poètes tels qu'Alexandre Blok, Andreï Biely, Sergueï Essenine, Ossip Mandelstamm, Boris Pasternak et Vladimir Maïakovsky ainsi que de romanciers comme Alexis Tolstoï, Babel, Zamiatine, Lebedinsky, Gladkov, Ivanov, Féline, et Boris Pilniak, grand ami de Serge.

A travers ces écrits, on suit l'évolution de la littérature soviétique depuis les enthousiasmes révolutionnaires précoces de certains poètes établis, à travers le foisonnement de la renaissance littéraire provoquée par la fin de la guerre civile et l'avènement de la NEP, jusqu'à l'ère des suicides et désespoirs qui suivit, enfin à l'instauration du conformisme totalitaire par la censure et la suppression physique après 1930. Car si Serge, par ses chroniques et ses traductions,¹⁴ est le premier à révéler la nouvelle littérature russe au public français, il est aussi le premier à lui signaler son étouffement, précisément au moment où les écrivains français commencent à l'encenser.

Dans *Littérature et révolution*, publié en 1932, Serge prit la défense de la spontanéité, de la sincérité, de l'expérimentation, de la qualité artistique et de l'indépendance de l'écrivain par rapport aux dogmes. Il le fit précisément en communiste et au nom des besoins des masses dans une période de transition. Quelques mois plus tard, Serge est de nouveau arrêté et déporté. Ses amis, même conformistes, du Syndicat des écrivains soviétiques, ne tarderont pas à le suivre - beaucoup pour disparaître ou mourir dans les camps. Si Serge survit, c'est grâce à sa réputation d'écrivain français, exploitée par des amis loyaux à Paris au moment propice où Staline faisait la cour à l'opinion publique française afin de cimenter son alliance militaire avec le gouvernement Laval.

De ce destin unique, Serge était conscient. Dans sa petite brochure, *La Tragédie des écrivains soviétiques*, écrite juste avant sa mort, Serge s'étonne devant l'universelle lâcheté des écrivains et des intellectuels occidentaux qui gardèrent le silence durant toute une décennie pendant laquelle leurs collègues russes des écrivains comme Mandelstam, Pilniak, et Babel qu'ils connaissaient personnellement et dont les œuvres étaient traduites dans toutes les langues étaient massacrés. "*Aucun Pen-club, même ceux qui leur avaient offert des dîners, n'a posé la moindre question à leur sujet. Aucune revue littéraire n'a commenté, que je sache, leur fin mystérieuse.*"

Ce qui frappe dans ce bref résumé de la participation de Serge au mouvement littéraire russe depuis ses débuts prometteurs, à travers sa lente corruption, et jusqu'à sa fin tragique, c'est que seul Serge, grâce à sa fermeté d'opposant irréductible et à son statut spécial d'écrivain français, a pu continuer à écrire librement. Lui seul a pu proclamer la vérité et perpétuer les traditions de l'intelligentsia révolutionnaire

russe au moment même où la voix de ses confrères russes semblait dans le silence. Comme le remarqua récemment un slavisant : *"Les romans de Serge, quoiqu'écrits en français, représentent la meilleure approximation que nous possédons de ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années 1930."*¹⁶

Ainsi, les écrits de Serge représentent un rare fil de continuité entre une génération perdue et une nouvelle période créatrice qu'on espère voir renaître dans la vie littéraire et intellectuelle russe. Déjà, depuis 1989, avec la publication en Union Soviétique de beaucoup d'œuvres supprimées - parmi elles L'Affaire Toulaév, le roman de Serge sur l'époque de Grands Procès - les pages blanches de la littérature soviétique commencent à se remplir.¹⁷

La place de Serge parmi les écrivains occidentaux est aussi unique. Avec de rares exceptions, (un John Reed, un Barbusse), ils restèrent indifférents, voire hostiles, à la Révolution soviétique pendant sa phase héroïque sous Lénine-Trotsky. La grande période des écrivains révolutionnaires en Occident fut celle des années trente, époque où déjà Staline étouffait la flamme révolutionnaire en Russie sous une bureaucratie répressive et où il subordonnait le mouvement ouvrier international au soutien de régimes bourgeois dont il recherchait l'alliance.

Par contraste avec la décennie rouge, pendant laquelle Serge prit part à la guerre civile russe puis servit l'internationale dans l'illégalité en Allemagne, en Autriche et dans les Balkans, la décennie "rose" représentait pour l'écrivain de gauche bien-pensant l'époque des congrès d'écrivains révolutionnaires, des pèlerinages littéraires dans la Patrie socialiste, d'énormes droits d'auteurs et d'éditions de masse. Citons la boutade immortelle de Clara Malraux : *"La révolution, c'est se voir beaucoup."* Il n'est donc pas trop surprenant de constater que les œuvres des écrivains engagés de l'époque des fronts populaires reflètent plutôt les valeurs telles que l'héroïsme individuel, le populisme démocratique, sentimental et patriotique, et le culte de l'efficacité, alors que celles de Serge s'enracinent plutôt dans la pensée et l'activité révolutionnaire. On remarque aussi que certains des meilleurs romanciers français compagnons-de-route, par exemple Gide et Malraux, cessent d'écrire des romans ou n'en écrivent que de médiocres en embrassant le communisme.

Or, à partir de 1939, la plupart des auteurs avec qui on a tendance à relier Serge - Arthur Koestler, Franz Borkenau, Manès Sperber, André Malraux - passent dans le camp des ex-révolutionnaires aux illusions perdues, sinon dans celui des Croisés de l'anti-communisme, tandis que Serge continue à militer pour le socialisme et à élaborer son cycle de romans-témoignages sur le destin des révolutionnaires. Comme le remarqua déjà il y a trente ans Peter Sedgwick:

*"Ayant commencé plus tôt, Serge dura plus longtemps comme écrivain révolutionnaire engagé. Après le dernier Procès de Moscou et le Pacte Hitler-Staline, les literati ex-staliniens avaient fait leur adieu à la révolution, qu'ils n'avaient embrassée que dans sa chair débauchée; Serge, qui n'avait jamais eu d'illusions sur Staline et en avait très peu sur les tendances totalitaires de l'époque de Lénine, écrivit pour le socialisme jusqu'à sa mort vers la fin de 1947 (...) n'a jamais répudié le bolchevisme comme impératif historique dans les circonstances russes et refusa d'ajouter sa voix au chœur de la déraison qui lia les pires sauvageries du stalinisme à l'idée même de la révolution."*¹⁸

La place de Serge dans la littérature mondiale est ainsi deux fois unique. *"Je ne connais aucun autre écrivain avec qui on peut utilement comparer Serge"*, écrit John Berger, le critique et romancier britannique. En tant qu'écrivain soviétique dans la grande génération post-révolutionnaire, lui seul survécut, continua à s'exprimer librement, conserva ses valeurs, et put donner un tableau véridique de l'époque stalinienne telle qu'on la vécut. En tant qu'européen, il fut un des seuls écrivains à s'exprimer de l'intérieur du mouvement révolutionnaire, qui s'y engagea bien avant la mode, y resta jusqu'à la fin, et qui n'eut pas peur de le dépeindre avec exactitude historique et compréhension humaine, de décrire ses défaites avec ses victoires, sa tragédie avec sa grandeur.

3. L'Esthétique de Serge

Quoique Serge ait écrit sur des questions artistiques pendant sa jeunesse anarchiste, son esthétique de romancier se forgea au contact des mouvements littéraires soviétiques. Entre juillet 1922 et juillet 1926, Serge donna régulièrement aux lecteurs de *Clarté*, que venait de créer Henri Barbusse, une "*Chronique de la vie intellectuelle en Russie des soviets*". Parmi ses articles on compte des études sur les mouvements et sur les auteurs particuliers, des traductions, et un commentaire suivi de la situation politique et économique dans laquelle se développent les expérimentations et les polémiques de la vie culturelle soviétique. Dans son étude exhaustive des rapports culturels franco-russes de l'époque, Jean-Pierre Morel présente Serge comme la source essentielle de toute connaissance contemporaine de la vie littéraire soviétique, celle qui révéla au public français la renaissance littéraire des années 1920. ⁹

Là encore, Serge a lui-même participé aux débats de l'époque sur la définition, la possibilité et la nécessité d'une littérature prolétarienne ou révolutionnaire. La place manque ici pour une analyse approfondie des positions quelque peu ambivalentes de Serge dans cette polémique fascinante (d'ailleurs analysée en grand détail par Morel). Ce qui nous importe, c'est ce qu'elles révèlent sur ses propres enthousiasmes, ses choix esthétiques et programmatiques. Car la critique sergienne du style, des ambitions, et des théories des romanciers russes des années 1920 représente l'indice le plus clair que nous possédions sur ses propres ambitions esthétiques et politiques de romancier.

Le texte-clef du point de vue de la théorie est son article de mars 1925 intitulé : "*Une littérature prolétarienne est-elle possible ?*" ²⁰ Serge y fait un tour d'horizon rapide et plutôt conciliateur des écoles, des mouvements et des théories qui se disputent la place depuis l'avènement de la Révolution. Si l'on se souvient que Serge écrivit en fonctionnaire du Comintern, on comprend qu'il se voit obligé de louer toutes les fractions et qu'il avance son propre point de vue en pesant les unes et les autres. C'est ainsi qu'il loue la franchise brutale du groupe Na Postu, dont l'ambition était de bolcheviser la littérature, et qu'il cite leur sévère critique communiste de Boris Pilniak et des autres écrivains compagnons de route de la Nep. Mais tout de suite il cite d'autres opinions communistes, notamment celle de Boukharine, qui insiste sur le fait que renoncer à la libre concurrence en matière de culture serait le meilleur moyen de tuer la jeune littérature prolétarienne. Pour Serge, si la critique bolchevisante avait eu son utilité, elle a péché par l'exagération et le dogmatisme. De même, il reproche aux œuvres produites sous son influence de choir dans "*l'imagerie sainte*", "*l'optimisme officiel*", et le "*cliché bureaucratique*". Il conclut ainsi : "*Ce n'est pas de la bonne littérature prolétarienne parce que ce n'est pas de la bonne littérature du tout*".

Serge aborde ensuite les idées exprimées par Trotsky dans *Littérature et révolution*, et dont il avait parlé dans *Clarté* dès 1922. Trotsky avait rejeté la possibilité même d'une culture prolétarienne, et Serge donne son approbation ("*C'est bien notre avis*") mais "*à une réserve près*". On comprendra l'importance de cette "*réserve*".

Selon Trotsky, le prolétariat opprimé n'avait ni le temps ni le loisir de développer sa propre culture de classe sous l'ancien régime, comme l'avait fait la bourgeoisie montante à travers maintes générations. Après sa victoire, le prolétariat est destiné à abolir la société de classe, et donc la culture de classe, pour ouvrir les voies à une nouvelle culture universellement humaine. Or, pendant cette période de destruction et de transition - que Trotsky imagine assez brève ! on doit éviter comme dangereux les termes mêmes de "*littérature prolétarienne*" qui anticipent fictivement, dans les cadres étroits du présent, sur la culture future.

Sans critiquer ouvertement les abstractions un peu scolastiques de Trotsky, Serge, en tant que militant pratique et romancier révolutionnaire en puissance, remarque que, considérée du point de vue humain, cette "*époque de transition*" pourra se prolonger et aura ses besoins culturels propres :

"Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir : le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques elle auront leurs bardes, leurs conteurs. Leurs musiciens leurs philosophes (...) Il lui faut (au prolétariat) ses grands intellectuels. Il lui en faut aussi de moindres, pour de moindres tâches, mais vitales (...) L'œuvre révolutionnaire qu'il accomplit a ainsi une valeur culturelle intrinsèque. En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant".

C'est précisément ce rôle de "barde" militant, de "conteur" que Serge devait assumer en 1928 quand il trouve sa vocation d'écrivain. Il n'avait pas la prétention d'être un chef, un "grand intellectuel" comme Marx ou Lénine, mais il était convaincu de la valeur des "moindres tâches" de l'artiste révolutionnaire. Car, malgré sa sympathie pour les efforts des cercles d'écrivains-ouvriers en URSS et en France, Serge comprenait bien que seul un écrivain professionnel qui aurait fait un sérieux apprentissage du métier et assimilé "l'essentiel dans la culture moderne" pourrait produire des œuvres durables, pourrait jouer le rôle d'un Homère ou d'un Sophocle auprès des armées du prolétariat militant.

Mais quel style, quelle forme, quelle esthétique adapter pour jouer ce rôle classique ? Serge avait compris qu'il fallait briser le moule du roman traditionnel afin de dépeindre les discontinuités du monde moderne et de de la révolution - surtout il entendait l'ouvrir à la vie, non seulement à celle des individus mais à celle des grandes collectivités. "Il ne me semble pas qu'on puisse dépeindre la révolution russe avec le style et l'allure d'un Balzac décrivant la vie sordide et monotone du père Grandet ..." ²¹ avait-il remarqué dès 1923.

Serge a bien pu écrire dans ses Mémoires que "si quelqu'un m'influença, c'était John Dos Passos", ²² il est évident que l'influence la plus forte était celle de Boris Pilniak, dont Serge admira l'œuvre depuis le début et avec qui il vivait dans l'intimité après 1928 au moment où il élaborait ses propres romans. Laisant de côté la question des influences, on comprend mieux les ambitions de Serge dans sa propre fiction en relisant sa description de ce qu'il a cru voir à la lecture de *L'Année nue* de Pilniak en 1923 :

"La manière d'écrire de Pilniak paraît au premier abord singulière (...) La révolution qui a brisé toutes les anciennes disciplines sociales a aussi brisé celles, si conventionnelles, de la littérature. Pas de récit suivi chez cet écrivain russe. Aucune "intrigue" (la pauvre chose, le pauvre mot!). Pas de personnages uniques, centraux. Des foules en mouvement - dans lesquelles chacun est un monde, une fin en soi - des événements qui se bousculent, se traversent, s'emmêlent, se chevauchent les uns les autres, des vies multiples qui apparaissent et disparaissent, toutes rares, uniques, centrales, puisque humaines, toutes insignifiantes dans la "Russie, la tourmente de neige, la Révolution— car il n'y a que ce qui dure qui compte et c'est le pays, les masses l'ouragan (...), Résumons : dynamisme, simultanésisme, réalisme - absolu, direct - rythmique des détails et de l'ensemble, telles nous paraissent être les caractéristiques dominantes de sa forme littéraire. Remarquons encore l'amour du document précis, du trait de mœurs authentique, de la phrase ou du refrain noté dans la rue et reproduit sans commentaire, comme le ferait un historiographe dans son carnet de notes". ²³

Si on pouvait résumer dans un seul paragraphe les aspects généraux de la forme et du style sergien - surtout dans *Ville conquise*, le roman que Serge consacra à 1919, l'année nue de la révolution, et sans doute son roman le plus dense, le plus complexe, et le mieux développé d'un point de vue artistique - ce serait celui-ci. Là encore, et c'est assez frappant, le titre que Serge donnera au roman suivant dans son cycle - qui traita de l'année 1920 que Serge considérait comme l'apogée de la révolution - dérive directement d'un conte de Pilniak: *La Tourmente*. Pour Serge, c'était l'image même de la révolution.

Il ne s'agit pas d'une pure influence. Remarquons tout de suite que Serge avait exprimé des réserves profondes sur l'attitude politique de Pilniak (sa "constante équivoque intérieure" ²⁴, et sur l'absence de conscience historique et la présence d'éléments étrangers à la révolution dans son œuvre. Trotsky avait critiqué Pilniak dans le même sens, reprochant à son œuvre de ne pas saisir "l'axe central", "la signification historique de la révolution". Or, c'est justement cet élément qui fournit aux romans de

Serge, pareillement novateurs pour la forme, leur vision socialiste. On remarque aussi que Serge avait approuvé - sauf les lieux communs - la "*littérature épique*" de romanciers prolétariens plus orthodoxes, tels Lebedinsky et Sérafimovitch, comme mouvement né de la Russie soviétique et "*impossible ailleurs*".

Jean-Pierre Morel n'a pas entièrement tort quand il propose que Serge, dans son étude sur Pilniak, cherchait une "*formule magique*" de "*littérature révolutionnaire*", à savoir : "*L'inspiration révolutionnaire plus la forme novatrice*". Mais il est peut-être trop sévère pour Serge quand il ajoute : "*L'une et l'autre dépourvues d'ambiguïté.*" En tout cas, ce qui nous intéresse n'est pas la subtilité de Serge critique mais sa pratique de romancier. Là, loin de bannir l'ambiguïté, Serge présente le thème essentiel de son cycle romanesque - la révolution, le socialisme - comme essentiellement problématique, travaillé de contradictions, ouvert sur l'avenir.

On se rappelle alors qu'au moment où Serge réfléchissait, écrivait sur ces problèmes de littérature et de révolution il travaillait à Vienne, étudiait Marx, Freud, Adler, Firenzi, et fréquentait les deux meilleurs critiques marxistes de l'époque, Georg Lukacs et Antonio Gramsci. Et si l'on se rappelle encore que Serge était parmi les premiers à apprécier James Joyce et qu'il affectionnait Proust, on se rend compte que Serge ne refusait pas cette ambiguïté qu'on cherche dans les œuvres authentiques que, sur le plan de la modernité comme sur celui de la politique, il était loin de s'enfermer dans une orthodoxie.

Que l'idée que Serge se faisait de la littérature n'ait rien à voir avec la propagande, on le voit très clairement dans ce passage frappant des Mémoires où il explore l'autonomie du subconscient dans la création :

"Poètes et romanciers ne sont pas des esprits politiques parce qu'ils ne sont pas essentiellement rationnels. L'intelligence politique, bien que fondée dans le cas du révolutionnaire sur un profond idéalisme, exige un armement scientifique et pragmatique, et se subordonne à la poursuite de fins sociales définies. L'artiste, par contre, puise sans cesse ses matériaux dans le subconscient, dans le préconscient, dans l'intuition, dans une vie intérieure lyrique assez difficile à définir; il ne sait pas avec certitude où il va, ce qu'il crée. Si les personnages du romancier sont réellement vivants, ils agissent eux-mêmes au point qu'il leur arrive de surprendre l'écrivain, et celui-ci serait parfois bien embarrassé d'avoir à les classer selon la moralité ou l'utilité sociale. Dostoievsky, Gorky, Balzac font vivre avec amour des criminels que le politique fusillerait sans amour..."²⁷

Le socialisme de Serge transparait dans sa fiction, non à la manière des auteurs de romans à thèse, mais tout simplement parce qu'il est intégralement lié à son expérience des êtres humains, à sa vision du monde. Il n'est pas question ici d'un conflit entre l'art et la politique, mais plutôt d'un esprit enrichi d'une Weltanschauung. On s'imagine aussi mal un Serge sans le socialisme qu'un Dante sans le Christianisme.

4. Le Cycle de romans-témoignages de Serge

Serge conçut donc dès le début son projet littéraire comme un ensemble. Comme Balzac, il crée des personnages qui réapparaissent de roman en roman. Mais, ayant rejeté le roman bourgeois avec son héros central, Serge cherche comme sujets des expériences collectives plutôt que des destins individuels isolés. En 1931, au moment de mettre les dernières touches à son troisième roman, il explique ses intentions au poète Marcel Martinet :

"En somme, j'eusse souhaité réaliser en Les Hommes dans la prison le roman de la Meule, en Naissance (de notre force), celui de la force prolétarienne pour la première fois révélée à elle-même. Dans Conquête (Ville conquise) je voudrais exprimer le drame de cette force aux prises avec l'histoire elle-même, - et victorieuse".²⁸ Faisant allusion à sa conception d'un cycle romanesque, il ajoute que ses livres se "tiennent de très près par toute la substance et dans mon esprit; et ceux qui suivront, si je peux travailler, ne feront avec eux qu'un bloc. Chaque livre ne fera qu'une pierre dans un ensemble".²⁹

Vivant dans l'ombre de la prison, il composa ses livres par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger.³⁰ Comme il le confia à Martinet : "*Je travaille (...) dans une solitude que je ne saurais dire et que vous ne sauriez concevoir (...) Ce sont mes anciennes habitudes d'encellulé qui me permettent de travailler ainsi.*"³¹ Cette situation précaire ne pouvait pas durer.

Les romans qui suivirent furent en effet écrits dans la captivité, car, en 1933, Serge est arrêté et déporté à Orenbourg dans l'Oural. Ceux-ci s'intitulèrent *Les Hommes perdus* (sur l'anarchisme français d'avant-Guerre) et *La Tourmente* (où Serge tenta de capter la grandeur terrible de l'année révolutionnaire 1920). Paradoxalement, ces romans écrits en captivité furent les seuls qu'il n'ait jamais eu le temps de polir. Hélas, quoique Victor en ait fait, avec quelle peine, de multiples copies et obtenu le permis de les envoyer à l'étranger, les copies ont été "*perdues*" (c'est à dire confisquées) : les unes par les autorités postales, les autres par la Censure, les dernières par le GPU à la frontière polonaise en avril 1936 au moment où Victor et sa famille furent expulsés de Russie (avec la Glasnost, on a entrepris des recherches pour les retrouver en U.R.S.S.) ³².

Les autres romans du cycle sergien furent écrits sur les routes de l'exil dans des conditions à peine plus favorables. Son roman sur la résistance des Opposants persécutés en Russie, *S'il est minuit dans le siècle*,³³ parut juste au moment où Serge se vit obligé de fuir Paris devant l'attaque nazie. Il trouva le moyen de travailler le manuscrit de son grand roman sur les Procès de Moscou, *L'Affaire Toulaév*, commencé à Paris, tout en fuyant à travers la France vers Marseille - sans argent, sans documents, sans nationalité et avec le GPU et la police de Vichy à ses trousses. Après des mois d'attente infernale à Marseille, Serge et son manuscrit prirent le dernier bateau de réfugiés jusqu'à la Martinique, où il le travailla en captivité, passèrent par Saint-Domingue et Cuba avec la prison de nouveau, pour aboutir au dernier exil au Mexique où Serge l'acheva.

A Mexico, Serge se vit calomnié, boycotté et attaqué physiquement par les mêmes agents staliniens qui venaient d'organiser l'assassinat de son ami Trotsky, un an auparavant. De plus, les éditeurs anglo-saxons trouvèrent *L'Affaire Toulaév* ³⁴ et les *Mémoires d'un révolutionnaire* ³³ trop sujets à controverses pour qu'on les publie avant la mort de l'auteur, et cela malgré tous les efforts d'un Dwight Macdonald et d'un George Orwell.

Le roman suivant dans le cycle, *Les Derniers temps*, où Serge dépeint le destin d'exilés révolutionnaires au moment de la défaite en France et des commencements de la Résistance, a connu un modeste succès au Québec et en France à la fin de la Guerre. "*Le roman posthume qui finit le cycle, Les Années sans pardon,*" achevé en 1946 et publié en 1971 préfigure une sensibilité postmoderne. Serge y aborde les thèmes de la destruction planétaire, de l'éclipse de la conscience révolutionnaire, de la mort, de l'art, et de la nature sur un fond hallucinant composé de scènes du siège de Leningrad, du bombardement de Berlin, des jungles de Mexico.

Le cycle des romans-témoignages sergiens se divise en deux cycles secondaires : celui de la révolution et celui de la résistance. Le premier comprend les romans écrits en Russie dans des conditions de semi-captivité et qui traitent de l'avènement au pouvoir des révolutionnaires. Ici on ressent une tentative de distiller la signification d'une expérience révolutionnaire que Serge voyait en train de se falsifier. Implicite dans cette vision rétrospective de l'ascension héroïque de la révolution, on trouve une critique de sa corruption sous Staline. Le cycle de la révolution comprendrait *Les Hommes perdus* (confisqué), *Les Hommes dans la prison*, *Naissance de notre force*, *Ville Conquise* et *La Tourmente* (confisqué).

Le deuxième groupe, cycle de la résistance, comprend les romans écrits en exil après 1936 : *S'il est minuit dans le siècle*, *L'Affaire Toulaév*, *Les Derniers Temps*, et le roman posthume, *Les années sans pardon*. Ici Serge était libre d'aborder directement les sujets contemporains : les souffrances et les résistances du peuple russe - depuis les vieux-bolcheviks jusqu'aux simples habitants des villes et des campagnes -

écrasés sous la tyrannie sanglante de Staline; la guerre et la révolution d'Espagne; la défaite de la France; la Résistance; la quasi-extermination du mouvement révolutionnaire indépendant.

Le premier cycle traite de la victoire, le deuxième de la défaite. Mais l'ambiguïté y est profonde, exprimée dans les thèmes ironiques de la "*victoire-dans-la-défaite*" et la "*défaite-dans-la-victoire*". L'incarcéré des *Hommes dans la prison* entend les bombardements de 1914 à travers les murs de sa prison et, dans une vision apocalyptique de la destruction du vieux monde, aperçoit la naissance d'un nouveau. En revanche, les défenseurs victorieux du Petrograd assiégé de l'année héroïque 1919 se demandent si la Terreur rouge qui permet leur victoire ne porte pas en elle une lourde charge de défaite intérieure : interrogation ouverte qui se pose sur la nécessité historique et le rôle de l'individu qui veut l'accomplir, vision tragique et héroïque.

L'unité des deux cycles découle d'une seule vision, à la fois optimiste et tragique. Serge nous mène des prisons de l'ancien régime, à travers des révolutions avortées et victorieuses, jusque dans les nouvelles prisons d'un Staline et d'un Hitler. En chemin, les meilleurs et les plus sincères des camarades périssent. Mais l'effet de ce voyage de prison en prison n'est pas celui du désespoir. Car, dans le fond, on sent la présence d'un protagoniste collectif et permanent qui continue, que ce soit l'ensemble des révolutionnaires conscients, ceux que Serge appela une fois "*l'Internationale invisible*" et qu'il désigne plus généralement comme les "*camarades*", ou que ce soit la collectivité plus large des masses - ouvriers, paysans pauvres, étudiants, et aussi intellectuels, bandits, mendiants et fous - qui peuplent les romans de Serge et qui assure l'unité de ce héros collectif.

Si on lit les cycles en leur totalité - surtout les deux derniers romans avec leur vision d'apocalypse - on sent que, pour Serge, si l'individu périt, si la conscience vivante du mouvement même s'éclipse, les idées persistent, comme des "*masques funéraires*" enterrés sous les laves,³⁸ ainsi que les masses, assurant qu'aucune défaite n'est permanente. C'est cette unité sous-jacente, cette permanence du héros tragique collectif chez Serge, qui lui permettent d'écrire des romans qui sont tragiques sans être pessimistes. Et comme Serge voyait l'histoire humaine dans le cadre de l'histoire naturelle, le tout baigne dans un lyrisme cosmique qui est aussi une ironie cosmique.

5. Conclusion

Serge a pu commencer sa carrière d'écrivain avec la modeste ambition de "*donner sur ce temps des témoignages utiles*", mais il avait aussi l'ambition de laisser des œuvres méritant une certaine durée.³⁹ L'étendue de son cycle romanesque a fini par embrasser toute une époque de luttes historiques qui commencent avec le mouvement prérévolutionnaire pour traverser la Révolution russe, la guerre civile, et la Nep jusqu'à la contre-révolution stalinienne, l'avènement du fascisme, et la quasi-extermination de la génération révolutionnaire unique dans l'histoire qui fut celle de Serge. Serge fut certainement le témoin par excellence et le "*barde*" de cette armée actuellement antique, et son art survit, avec ses textes perdus connus seulement par titres et thèmes, comme les cycles épiques et tragiques de l'antiquité.

Serge concevait la littérature comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme "*un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous*".⁴⁰ Ainsi ses romans nous communiquent, de génération en génération, le sens d'une expérience vécue, de l'aspect sensible des choses, d'une vérité plus historique et plus humaine que celle de l'histoire.

Ils font revivre, dans un sens concret et matériel, la vision et la mission de sa génération condamnée de combattants et de penseurs révolutionnaires et sèment la graine de nouvelles générations militantes. Ce fut le cas pour moi (depuis bientôt trente ans) et pour un nombre remarquable de lecteurs qui m'ont communiqué leurs expériences. Ne nous souvenons-nous pas tous, lecteurs, d'avoir lu un roman, dans

notre jeunesse ou plus tard, qui a changé en profondeur et pour toujours notre sens du monde et de nous-mêmes ? Serge comprenait ce pouvoir de l'écriture. En 1930, à une époque où le conflit entre l'écriture et l'activité révolutionnaire directe le travaillait encore, il expliqua à Martinet : "Il me semble d'ailleurs qu'il [l'écrit] peut avoir une valeur révolutionnaire nullement négligeable à l'époque où nous sommes, c'est-à-dire dans notre période d'accalmie tragique et de crise. Je pense de plus en plus que tout est à recommencer".

Notes :

1. Serge, *Carnets*, p. 115.,30 août 1944.
2. Serge, *Carnets*,(Paris, 1952), p. 93.
3. "Préface à l'Affaire Toulaév", manuscrit inédit, avec nos remerciements à Jean Rièrè.
4. Emmanuel Mounier, "S'il est minuit dans le siècle", *Esprit*, février 1940.
5. "Victor Serge ou la Tragédie des révolutionnaires", *Etudes*, Tome 25, avril-mai-juin 1930.
6. *Mémoires*, p.276.
7. Editions du Travail, 1930 ; Maspéro 1971.
8. Librairie Valois 1932 ; Maspéro 1976.
9. *Les Hommes dans la Prison*, Editions Rieder, Paris, 1930 ; *Naissance de notre force*, Editions Rieder, Paris 1931; *Ville conquise*, Editions Rieder, Paris 1932; les trois repris dans *Les Révolutionnaires* : cinq romans de Victor Serge, Les Editions du Seuil, Paris 1967.
10. Serge à Marcel Martinet, le 25 décembre 1936, B.N. Paris. Reproduite dans une anthologie bachelée et incomplète de la correspondance Serge-Trotsky éditée par Michel Dreyfus: Victor Serge et Léon Trotsky: La lutte contre le stalinisme, Paris, Maspéro, 1977, p. 155.
11. L'exemple le plus notoire de ce phénomène est le "compte rendu" de ma traduction du roman de Serge, *Les Hommes dans la Prison* (Men in Prison) par Neil Acherson dans la revue littéraire la plus prestigieuse de New York. L'auteur y fait un commentaire calomnieux et faussetment érudit sur la biographie politique de Serge "ex-communiste" mais omet d'informer le lecteur qu'il s'agit d'une œuvre de fiction sur l'anarchisme français d'avant-guerre! Voir "Communist Dropouts", *New York Review of Books* du 13 août 1970.
12. *Mémoires* ...p.274.
13. *Clarté*, no 27 (Me série), 20 décembre 1922.
14. Gladkov, *Le Ciment*, Paris, Editions sociales internationales, 1928; Henriette Chaguinian, Hydrocentrale, Paris, Editions sociales internationales, 1933 et Sholokhov, *Terres défrichées* Paris, Editions sociales internationales, 1933. On enleva le nom de Serge de la page de titre selon la note de Jean Rièrè.
15. Serge, *La tragédie des écrivains soviétiques*, Paris, Les Egaux, supplément à *Masses* Janvier 1947, n° 6, pp 9-10; en anglais: "The Writer Conscience" in *Marxists on Literature: an Anthology*, David Craig, Editor, Penguin,1975.
16. Neil Comwell, *Irish Slavonic Studies* 4, 1983.
17. Par une ironie que Serge, dont la devise était "rien ne se perd", aurait savouré, la première édition soviétique de la traduction russe de Toulaév a paru dans la revue qui porte le nom du lieu de déportation de Serge: *Oural* , janvier-mars 1989.
18. Peter Sedgick, "Victor Serge and Socialism", *International Socialism* n°.14, Automne 1963, p.18.
19. Voir Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)* Paris, NRF, 1985, pp.31 et suivantes.
20. *Clarté*, n° 72, 1er mars 1925; repris dans Serge, *Littérature et révolution*, Paris, Maspéro, 1976 pp. 97
21. Serge, "Boris Pilniak", *Clarté*. N° 36, 20 mai 1923, p. 72.
22. *Mémoires*.... p. 275.
23. Serge "Boris Pilniak", *Clarté*, no 36, 20 mai 1923.
24. *Clarté*, 1er décembre 1924.
25. Morel,Op. cit. p. 37.

26. Cf. Victor Serge à Emmanuel Mounier, 14 janvier 1941, in Bulletin des Amis d'E. Mounier no. 39, avril 1972, p.9.
27. *Mémoires...*, p.257.
28. VS à MM, 20 février 1931.
29. VS à MM, Leningrad, 19 avril, 1931, BN, Paris.
30. *Mémoires...*, p. 275.
31. VS à MM 14 août 1930, BN Paris.
32. Voir Murry Armstrong, "*The Searchers: Literary Detectives on the Trail*," Weekend Guardian, Londres, 22-23 Septembre, 1990.
33. Grasset 1939 et 1971. Repris dans *Les Révolutionnaires : cinq romans de Victor Serge*, Les Edition du Seuil, Paris, 1967.
34. Paris, Seuil, 1948.
35. Paris, Seuil, 1951.
36. Montréal, Ed. de l'arbre, 1946, Paris, Grasset, 1951.
37. Paris, Maspero, 1971 and 1979.
38. Image centrale dans *Les Années sans pardon*. Voir p. 305.
39. *Mémoires...* p. 274.
40. Ibid.